

La virée

C'est tout ce que je souhaitais ce matin, m'installer sur la banquette arrière et me laisser bercer, tout en découvrant le paysage avec la levée du soleil. Des bribes d'une pièce radiophonique se mêlent à mes rêves éveillés. Sur ma gauche des champs dans la semi-obscurité, sur ma droite une forêt. La lumière naissante caresse les cimes, pas encore assez puissante pour pénétrer entre les troncs.

« Il est gentil et m'apprend à faire trois noeuds » je souris. Il lui apprend à faire trois noeuds.

- Des pêcheurs ? Charles fait oui de la tête.

Il fait un peu plus clair maintenant. Nous roulons dans un champ de céréales. Les grandes tiges qui se rejoignent au-dessus de la chaussée, nous laissent passer puis se referment derrière nous.

Quelques notes de clarinette, une improvisation. « C'est beau la passion », dit la voix de femme.

Oui, c'est beau, c'est toujours beau. Une passion ça vous prend et ne vous lâche plus.

« Va falloir faire tes preuves. » Plus de noeuds donc.

Freinage et arrêt. J'entends la clé du contact et rouvre mes yeux.

- Veux-tu descendre ? Non, fais-je de la tête (pas envie d'interrompre mes rêves). - Veux-tu que je te ramène quelque chose. Un autre non. - Merci, ajouté-je.

De derrière mes paupières entr'ouvertes j'aperçois un monde gris et froid, des voitures fantômes sous des néons blasfèmants avec au loin quelques carrés de vitres mieux éclairées et des gobelets qui dansent à la hauteur des lèvres. Une légère odeur d'essence est entrée dans la voiture.

Je me roule dans ma grande écharpe et m'abandonne à mon retard de sommeil. Chronique je crois.

Des rayons de soleil me réveillent. Ils entrent avec une certaine insolence par la vitre devant et s'aidant de tout ce qui brille, m'aveuglent. D'un geste rapide Charles abaisse les pare-soleil. Dehors un paysage monotone, des champs pelés avec des vaches qui s'ennuient. Peu de relief. Le moteur vrombit, la radio diffuse toujours la pièce.

« Nous avons trois semaines pour préparer le bateau. » Clarinette. Charles siffle très doucement sur la musique et crée par ci et là un jeu de question et réponse.

La voix de la jeune femme m'ouvre aux images. C'est maintenant que j'aurais bien pris un café. Est-ce que je prends mes désires pour la réalité ou... ? Me penchant discrètement vers l'avant, je découvre un café fumant plus des gâteaux secs. J'ai envie de lui sauter au cou. Sans se retourner, souriant, content de lui, il lève un bras et fait mine de se défendre. Il conduit. Nous ne sommes plus seuls sur la route nationale. Je ramène tout dans ma tanière et me régale.

Charles monte le son.

Je commence à comprendre. C'est l'histoire d'une jeune femme aventureuse qui voudrait pêcher dans le Grand Nord. D'un coup je sens l'air salé de la mer, je vois les vagues, les ports, les vrais, et entends les mouettes. Ils l'accueillent, lui apprennent. Ne l'ennuient pas.

Sa façon de décrire est si jeune, si confiante...

Il y en a un qui l'invite chez lui avant le grand départ. La maison est vide. Il raconte, lui montre des photos, essaie de la préparer aux dangers, le mauvais temps, les vagues hautes comme des maisons, les nuits sans dormir, les blocs de glace et le givre qui empêchent de continuer alors qu'il n'y a plus de vivres, alors qu'il n'y a plus d'eau. Et tout cela pour une pêche incertaine qui ne rapporte qu'à peine de quoi nourrir une famille.

Ensemble, intensément, nous écoutons la suite.

Il y a le pont glissant et les vagues noires comme encre qui passent par-dessus la rampe. Elles emportent du matériel de pêche, des ampoules se fracassent contre des morceaux de glace et s'éteignent. Ils ne voient plus à un mètre. Pas le temps de les changer, ni même de reprendre haleine ; rien dans l'estomac, chancelants ils continuent à se battre. Va falloir se servir des boîtes pleines d'appâts, équiper les kilomètres de lignes à hameçons avec le risque de se prendre dedans, ou de blesser. Ce qui compte à ces instants-là c'est de faire équipe. Ils feront de leur mieux.

La première pêche est nulle, la deuxième aussi. C'est maintenant ou jamais, ils dormiront une autre fois. Après. A la troisième rentrée des lignes et des nasses, enfin, il y a du poisson. Trop de poisson d'un coup. Tout le monde aux couteaux ! Ils tranchent et vident.

Fin de l'épisode. Pour nous l'histoire s'arrête net en pleine mer.

Charles gare la voiture sur un parking. Nous descendons, étonnés de la clarté du jour, de la douceur du temps. On s'étire longuement en respirant la campagne à pleins poumons.

Après un minimum de rangement, je m'installe devant.

- Ouf ! je ne sais plus qui de nous deux s'est exclamé. - Ouf ! En riant on s'embrasse.

- Et si nous allions voir la mer ? - Ça va de soi.

- Je ne verrai plus jamais un grand bateau de pêche comme avant. Impossible ! - Moi non plus.